

Quatre ans après l’invasion, le grand spécialiste du monde russe Georges Nivat traduit les

«ET LE CIEL SE RAPETISSA»

« THIERRY RABOUD

Interview » Il nous conduit à travers champs, parle de Dostoïevski, des *Frères Karamazov*, par la fenêtre défile la plaine et c’est une steppe. Le Léman-Express avait, ce matin, démenti son nom tel un traînant transsibérien, nous abandonnant sur ce quai d’arrière-pays où Georges Nivat est heureusement venu nous chercher. Entre Salève et Mont-Blanc, le voilà qui nous guide pleins gaz vers son propre promontoire, une demeure comme une enclave slave au cœur de la Haute-Savoie.

Mardi, cela fera quatre ans exactement que la Russie a envahi l’Ukraine, guerre fratricide qui n’en finit plus de déchirer ces cultures dont sa maison fait figure d’ambassade. Professeur honoraire de l’Université de Genève, ce slavophile de réputation mondiale tenait à nous la faire visiter, des combles au garage, où dialoguent les témoins d’un univers jadis partagé. Sur le meuble à l’entrée, un saint François ukrainien vous accueille de son sourire de faïence. Puis le reste est une bibliothèque polyglotte, avec des échelles qui s’élancent comme sur d’amples falaises cyrilliques.

On suit le capitaine dans les coursives de son navire pointant vers l’Est. Entre mille livres rares, une icône fin XVI^e de Novgorod, plus loin un fac-similé d’évangélaire de vieux-croyants reçu avec son doctorat *honoris causa* de l’Académie des sciences de Saint-Petersbourg. Enfin son bureau, orné d’une photo lumineuse du poète Boris Pasternak, Nobel de littérature dont il fut proche; le verso raconte l’intime, les noces prévues avec sa fille adoptive Irina Emelianova. «J’ai été expulsé *manu militari* la veille du mariage, direction Helsinki, et n’ai pas pu y retourner pendant 12 ans.»

C’était en 1960, l’histoire bégaié. Il pointe un plan de l’ancienne capitale impériale, fenêtre ouverte sur l’Europe par Pierre le Grand, refermée désormais. «Mon appartement est ici, j’y étais encore quelques mois avant l’invasion. Mais je n’y suis plus retourné depuis.» L’incrédulité, peu à peu, a fait place au désarroi. Reste la littérature, l’exil infini de la pensée. Tout autour, des livres encore: ceux de sa fille Anne, journaliste spécialiste de

la Russie, mais aussi les siens, si déterminants pour avoir fait connaître et reconnaître cette culture par-delà les murs qu’elle s’est érigés. Sur le bureau, l’œuvre de Vasyl Stus, second poète national ukrainien dont il vient de passer plusieurs années à traduire les poèmes. Les dernières épreuves sont arrivées, 600 pages, la parution est prévue pour le mois prochain comme réponse et résistance à l’absurdité des tranchées.

A 90 ans – mais on n’y croit pas et lui non plus visiblement –, l’exégète n’a pas prévu de s’arrêter, qui prépare encore une édition abrégée des 6000 pages de la *Roue rouge* de Soljenitsyne. Pour l’heure, il nous offre le thé et la lecture de quelques poèmes de Vasyl Stus, comme un flambeau dans le ciel rapetissé du continent, tandis qu’au-dehors les mésanges bleues pépient dans le froid. Interview.

«Il fallait que j’aille au bout, malgré la fatigue et le découragement»

Georges Nivat

Vous publiez le mois prochain ce monument poétique du poète Vasyl Stus (lire ci-contre). Comment vous sentez-vous à l’issue de ce travail?
Georges Nivat: J’aurais bien sûr aimé publier les *Palimpsestes* en entier, mais j’ai dû composer avec mon âge, pour finir à temps... En revanche, cette parution est pour moi très positive car elle m’a donné l’impression, à ma mesure, d’aider l’Ukraine, de faire quelque chose pour ce pays que je connais depuis si longtemps.

Pour le grand spécialiste du monde russe, cette traduction de l’ukrainien participe-t-elle d’une forme de mea culpa?
Oui et non. Je n’étais pas un partisan du président russe et n’ai jamais pensé qu’il était en quoi que ce soit défenseur des valeurs du pays. Mais je n’allais pas jusqu’à affirmer, comme certains, qu’il était un tyran sur le point d’envahir l’Ukraine. Ce en quoi je me suis trompé, d’où mon mea culpa quelques jours

après l’invasion, auquel j’ai ajouté que, quoi qu’il arrive l’Ukraine sortirait gagnante sur le plan moral.

Mais c’est avant tout pour Vasyl Stus que j’ai fait cette traduction. En travaillant sur ses poèmes, je me suis rendu compte que j’avais trois ans de plus que lui et qu’il était mort 50 ans avant moi, qui suis encore sur cette terre. Que faire de cela? Ma réponse, c’était de lui donner vie en langue française, avec cette conviction que ses poèmes peuvent, à leur manière, participer à guérir l’Europe meurtrie.

Quel est votre rapport à la langue ukrainienne?

Lors de mes premiers voyages sur place, on y parlait surtout russe, puis l’ukrainien s’est progressivement imposé même si Kiev a continué à parler ce sabir qu’on appelle le *sourjyk*. J’ai toujours beaucoup aimé cette langue, qui possède des temps grammaticaux qui n’existent pas en russe. Deux langues que l’on dit volontiers proches, mais qui ne le sont pas plus que le français et le portugais par exemple! Ce n’est donc que sur le tard, sous l’impulsion d’un ami écrivain, Oles Ilchenko, que je me suis mis à apprendre l’ukrainien pour pouvoir traduire Vasyl Stus.

Comment comprendre ce titre du recueil, *Palimpsestes*?

Il désigne d’abord un parchemin que l’on utilisait plusieurs fois, au Moyen Âge, car le papier coûtait cher. A l’instar de tous les «zek» (bagnards, ndlr), comme Soljenitsyne par exemple, Stus écrit ses poèmes sur de minuscules bouts de papier, et cache ses vers dans les lettres à sa femme pour déjouer la censure du directeur de prison. Le palimpseste symbolise d’une certaine manière la superposition de l’enfermement et de la liberté.

Mais aussi les différentes couches de la culture européenne qui nourrissent sa poésie...

Il est effectivement nourri de poésie russe en particulier – c’est-à-dire celle de l’ennemi qui depuis la fin du XVIII^e siècle a tenté de détruire la langue et la culture ukrainiennes – mais également européenne: du fond de son cachot, Stus traduit mentalement les *Elégies de Duino* de Rilke, traduction qui sera détruite par



Professeur honoraire de l’Université de Genève, traducteur d’Alexandre Soljenitsyne et

ses géoliers tandis que ses *Lettres à Orphée* ont été conservées. Il est en constant dialogue avec les grandes langues et cultures européennes, Dante en particulier, et hisse véritablement la poésie ukrainienne à leur niveau.

Comment expliquer qu’il soit devenu après la chute du communisme une sorte de héros national, voire de prophète?

Contrairement à d’autres parmi ses amis, il n’a jamais courbé l’échine, jamais admis les compromissions avec le régime communiste de Moscou. Il considérait l’Ukraine comme soumise au dictateur bolchevique, ce qui l’a conduit à envoyer une lettre de démission de la citoyenneté en 1978. C’est tout de même extraordinaire, un bagnard du fin fond des camps de l’archipel du Goulag qui envoie sa lettre au Soviet suprême de l’URSS pour demander à être rayé de la citoyenneté soviétique! Dès lors, il se met à penser qu’il incarne l’Ukraine à lui seul. Ce en quoi il avait totalement raison, prophétisant

une forme de renaissance nationale qui finira par arriver avec l’indépendance.

Quels contacts avez-vous conservés avec la Russie depuis 2022?

L’une de mes connaissances m’a dit n’avoir jamais pensé qu’un jour, son seul espoir serait que l’aviation ukrainienne abatte les avions de son propre pays. D’autres ne parlent plus de la situation politique, d’autres encore approuvent «l’opération spéciale» et peu à peu nous avons cessé de parler, parce que n’évoquer que le temps qu’il fait est éreintant. Aimer sa patrie est chose difficile mais la haïr l’est tout autant, et les Russes se souviennent volontiers de ces vers de l’écrivain transfuge Vladimir Pétchérine: «Qu’il est doux de haïr sa patrie / Et d’attendre avidement sa destruction. / Et de voir dans la ruine de sa patrie / L’aurore de la renaissance universelle.» Il s’agissait alors de la patrie de Nicolas I^{er}, laquelle semble parfois angélique à côté de ce qui s’est passé au XX^e siècle... et de ce qui continue de se passer aujourd’hui.

Palimpsestes de Vasyl Stus, poète ukrainien condamné au Goulag. Rencontre parmi les livres



spécialiste du monde russe, l'historien George Nivat a appris l'ukrainien pour pouvoir traduire les poèmes de Vasyl Stus (1938-1985). Thierry Raboud

Que vous inspire le sentiment antirusse en Occident?
La priorité de la compassion ne peut aller qu'à la victime, l'Ukraine. Bien entendu, la Russie est victime de son propre tyran, mais n'est-elle pas également cocoupable de ses agissements? Il est clair qu'une majorité de Russes est enthousiasmée par «l'opération spéciale», jusqu'à nourrir une haine envers l'Ukraine, ou alors ne s'y intéresse simplement pas. Je constate aussi, quatre ans après l'invasion, que les poutinophiles sont toujours là, en Suisse, en France, partout. Certains hissent discrètement la tête, d'autres célèbrent haut et fort Poutine en défenseur des valeurs judéo-chrétiennes. Comme si, dans le cerveau de la plupart des gens, l'idée même de vérité avait disparu. Une vérité qui, précisément, a guidé l'écriture de Vasyl Stus dans les heures sombres.

Auriez-vous fait ce même travail de traduction dans un autre contexte géopolitique?

Oui, car l'idée m'est venue avant l'invasion de février 2022. Mais évidemment, le contexte m'a obligé. Il fallait que j'aille au bout, malgré la fatigue et le découragement. Et petit à petit, j'ai eu l'impression d'y arriver, jusqu'à me sentir poète moi-même! J'aimerais d'ailleurs, si vous le voulez bien, vous lire le tout dernier poème du recueil:

*Et le ciel pour moi se rapetissa.
Fini, l'infini qu'étirait le naïf
Regard d'enfant. Plus possible de croire que
Le perdu en veille en songe reviendra.
Les songes ont perdu leur force. Dieu sait quand,
Ton cœur les a, comme une escadre d'esquifs,
Dispersés. Et les rêves qui reviendront
Seront braises éteintes entre tes paupières.*

Magnifique non? Avec ce ciel qui rape-tisse mais que l'on distingue encore à travers les paupières presque fermées, où brille une lueur de braise...

Que symbolise pour vous cette braise?
La vérité. >>

Vasyl Stus, du cachot au cosmos

Traduction >> Mort au Goulag en 1985, le poète ukrainien revit en français grâce à Georges Nivat, qui a traduit un ample choix de poèmes et de lettres.

«Rien que la steppe, la steppe, la steppe.» Né en 1938 dans l'ouest de l'Ukraine, Vasyl Stus a été condamné par deux fois au Goulag, la première pour avoir fait exfiltrer à l'étranger l'un de ses manuscrits, la seconde pour s'être engagé dans le Groupe ukrainien d'Helsinki pour la défense des droits de l'homme.

Envoyé dans des camps en Mordovie, dans l'Oural, sur la Kolyma en Extrême-Orient sibérien, il est souvent isolé au cachot. «Chaise, lit, trois mètres carrés, / Fenêtre grillagée, et, dans le coin, le seau.» C'est dans cet isolement qu'il s'éteint en 1985 des suites d'une grève de la faim, ce qui transfigurera

cet insurgé en «second poète national», lui qui un siècle après Taras Chevtchenko aura su porter la voix de son pays asservi.

Recueil commencé durant son premier enfermement en 1972 et continué dans l'enfer de la Kolyma, *Palimpsestes* semble tendu vers cette lointaine Ukraine qu'il célèbre par-delà l'infini glacé. De ce vaste ensemble de poèmes, et d'autres aussi dont Georges Nivat a traduit un choix complété de lettres du camp, s'élève un chant comme un cri lancé à travers l'horizon, mais qui paradoxalement tient moins de la plainte que de la célébration. «Il y a là quelque chose d'extraordinaire: l'enferment lui a ouvert le cosmos, remarque Georges Nivat. Du fond de sa cellule, Stus se met à écrire sur l'immortalité, sur Dieu, et sur ce paysage de la Koly-ma où l'été, absolument fulgurant au

sortir d'un hiver de neuf mois, révèle un jaillissement de beauté et d'odeurs. Sa poétique qui est un alliage des contraires, entre vie et mort, splendeur et douleur, se révèle véritablement au niveau de Celan ou Mandelstam.»

Poèmes souvent brefs, comme fragmentaires, hantés par le coassement du corbeau sous le «ciel-tombeau», mais qui dans l'immensité désolée s'efforcent toujours de refléter la lumière: «Le monde est plein d'espoirs, / Comme un étang sans ride.» >> TR

> Vasyl Stus, *Palimpsestes, Poésie et lettres du Goulag*, trad. Georges Nivat, Ed. Noir sur Blanc, 608 pp. Parution le 12 mars 2026.

BIO EXPRESS

- 1935** Naissance à Clermont-Ferrand.
- 1960** Expulsion d'URSS deux jours avant son mariage avec Irina Emelianova.
- 1962** Blessé en Algérie, où il sert comme officier.
- 1965** Epouse Lucile Jonac, agrégée de russe.
- 1974** Diplômé d'Oxford, agrégé de russe à Paris, il est nommé professeur ordinaire à l'Université de Genève.
- 1980** Parution de *Soljenitsyne*, essai qui sera un best-seller en Russie.
- 2005** Parution du dernier des six volumes de la monumentale *Histoire de la littérature russe*, qu'il codirige.

